

Faut-il raser la ville verte ?

Pascal Urbain

2014

Dans dix ou vingt ans – *personne n'en doute* – d'innombrables écoquartiers seront paupérisés et dégradés ; les prairies seront désherbées ; les noues seront engorgées ; les jardins abandonnés ; les isolations défoncées ; les doubles-flux détraqués ; les bâtiments dévastés. Faudra-t-il les démolir ? En aurons-nous les moyens ? Plus vraisemblablement, la pénurie imposera de ravauder les écoquartiers, comme on a déjà tenté, avec plus d'envie que de réussite, de rapiécer les grands ensembles de logements sociaux. Qu'au moins, le renouvellement urbain qui s'annonce ne soit pas aussi vain que celui qui s'achève !

Pour y parvenir, il faut répondre à trois questions :

1. Pourquoi la ville verte est précaire ?
2. Quand arrêter la ville verte ?
3. Comment ravauder la ville verte ?

Pourquoi

la ville verte est précaire ?

Une ville durable est une ville qui dure¹. Encore qu'il faille souvent se méfier des évidences, celle-ci mérite qu'on s'y attarde, d'autant plus qu'elle a eut, qu'elle a encore, des adversaires redoutables.

La ville ancienne, qui a durée, fut inculpée et condamnée au XX^{ème} siècle : elle était insalubre – *disait-on* – tassée, obscure, salie, radicalement inadaptée aux aspirations de *l'homme moderne*² qui viendrait. Pour satisfaire les besoins de ce héros, une *ville nouvelle* a été construite à son image : saine, aérée, lumineuse, d'une propreté parfaite. Tu parles ! Les « grands ensembles », les « cités », les « quartiers », les barres interminables, les tours sans fin et les lotissements à perte de vue n'ont pas tenus leurs promesses.

Dans cette regrettable mésaventure, les hommes réels n'ont jamais été à la hauteur de *l'homme moderne*. Celui-là est jeune, beau, travailleur en semaine, sportif et cultivé le week-end, profitant sans réserve de la ville verte et de « ses joies essentielles »³. Ceux-ci, les hommes réels, étaient incapables d'adapter leurs usages aux pratiques recommandées par les architectes et les logeurs. Dans les années cinquante ils lavaient leur linge dans la baignoire. Ils mangeaient dans la cuisine, face à la télévision. À la fin du XX^{ème} siècle, enfin, ils utilisaient le salon qu'on leur destinait. Mais ils se vautraient dans le canapé face à un écran plat, les mains prises par un hamburger ; ils fumaient dans les halls d'immeubles ; ils zoniaient dans les caves. Quarante ans de « pédagogie » pour « apprendre aux gens à habiter »⁴, sans résultat probant. Quarante ans d'efforts pour « dissoudre le peuple et (en) élire un autre »⁵, en vain.

¹ Cet aphorisme est fréquent. Son pendant architectural – « une architecture n'est durable que si elle dure » – est attribué à Baumschlager et Eberle, par Pierre Chabard, « L'hôpital qui se joue de l'éternité », in *Critical* N°11, 2013, p.51.

² Ou de *l'homme nouveau*, idéalement fabriqué, thème récurrent dans le Mouvement Moderne et dans les régimes totalitaires du XX^e siècle. Cf. notamment Jean-Jacques Salomon, *La fabrique de l'homme nouveau*, Journal français de psychiatrie, N°17, 2002/03, p. 41-44.

³ Le Corbusier, *La ville radieuse*, 1933

⁴ Vincent Renault, *Fabrication et usage des écoquartiers*, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2014, p.105.

⁵ D'après Berthold Brecht, *La solution*, Œuvres, Vol. 23, p. 249.

Au début du XXI^{ème} siècle, la même soupe est resservie au nom de *la ville écologique* et de *l'homme durable*, son nouvel habitant idéal. Dans la ville moderne, l'homme nouveau devait ouvrir ses fenêtres chaque matin, pour aérer sa chambre. Dans la ville écologique, l'homme durable doit les garder fermées pour profiter à plein de la ventilation double-flux. Le premier devait laver les carrelages à grande eau. Le second doit balayer à sec les sols en linoléum. L'un devait bronzer sur sa terrasse. L'autre doit rester à l'ombre d'une façade végétalisée. Les injonctions sont contradictoires, mais c'est le même mépris pour les usages établis, la même disqualification des habitants, la même pédagogie, au service du même projet. Si *l'homme durable* a en commun avec *l'homme moderne* « son caractère abstrait vis-à-vis des usages sociaux, il en partage aussi l'orientation politique faiblement émancipatrice ou progressiste. Il est à ce titre significatif de constater que les activités imaginées sur un mode champêtre et bucolique pour la ville durable prolongent les activités emblématiques de la Charte d'Athènes (point 79) que sont *habiter, travailler, se recréer et circuler*. »¹

L'arrière-plan idéologique surgit à l'improviste dans les initiatives privées les plus sympathiques, comme la *cittaslow*². Ce label « s'adresse à des villes de moins de 50 000 habitants qui s'engagent à adopter des mesures coercitives qui vont dans le sens d'un urbanisme à visage humain. »³. Certaines « mesures coercitives [...] à visage humain » rappellent étrangement le cadre de vie du *Prisonnier*⁴ : la ville est petite et calme, les commerçants hospitaliers, les coutumes et les produits sont locaux... « Bonjour chez vous ! »⁵.

De façon à peine moins bucolique, issue du Grenelles de l'Environnement, la Grille Écoquartier 2011 présente 20 recommandations, dont 7 méritent une attention toute particulière :

- 06) promouvoir le vivre-ensemble ;
- 07) promouvoir des modes de vies solidaires et responsables ;
- 10) intensité, compacité et densité ; dessiner un quartier adapté au contexte ;
- 12) organiser au mieux les déplacements et diminuer la dépendance à l'automobile ;
- 13) promouvoir des modes de déplacements alternatifs et durables ;
- 17) optimiser les besoins en énergies et diversifier les sources ;
- 20) préserver la biodiversité, restaurer et valoriser la nature en ville.

Considérer ensemble ces principes, c'est induire un projet de ville très déterminé.

Organiser au mieux les déplacements (12) et promouvoir ceux qui sont *alternatifs et durables* (13), dans une perspective étroitement fonctionnaliste, c'est hiérarchiser et déniveler les flux.

Promouvoir le vivre-ensemble (06) et *les modes de vies solidaires et responsables* (07), plutôt que l'urbanité distante qui est en usage dans les grandes villes, plutôt que la « mutuelle étrangeté » évoquée par Georg Simmel⁶, c'est multiplier les signes visibles d'une convivialité explicite⁷ : coursives ; unités de voisinages ; courées ; jardins partagés ; etc.

Optimiser les besoins en énergie et diversifier les sources d'énergie (17), c'est dans la plupart des cas utiliser l'énergie solaire, éclairer très largement au sud, isoler au nord. C'est aussi, pour

¹ Vincent Renauld, Opus cité, p.105.

² Ce label est créé en 1999 dans la (petits) foulée du *slow food* (1986).

³ Charte Cittaslow.

⁴ George Markstein et Patrick McGoohan, *Le prisonnier*, série télévisée, 1967-1968.

⁵ Charte Cittaslow.

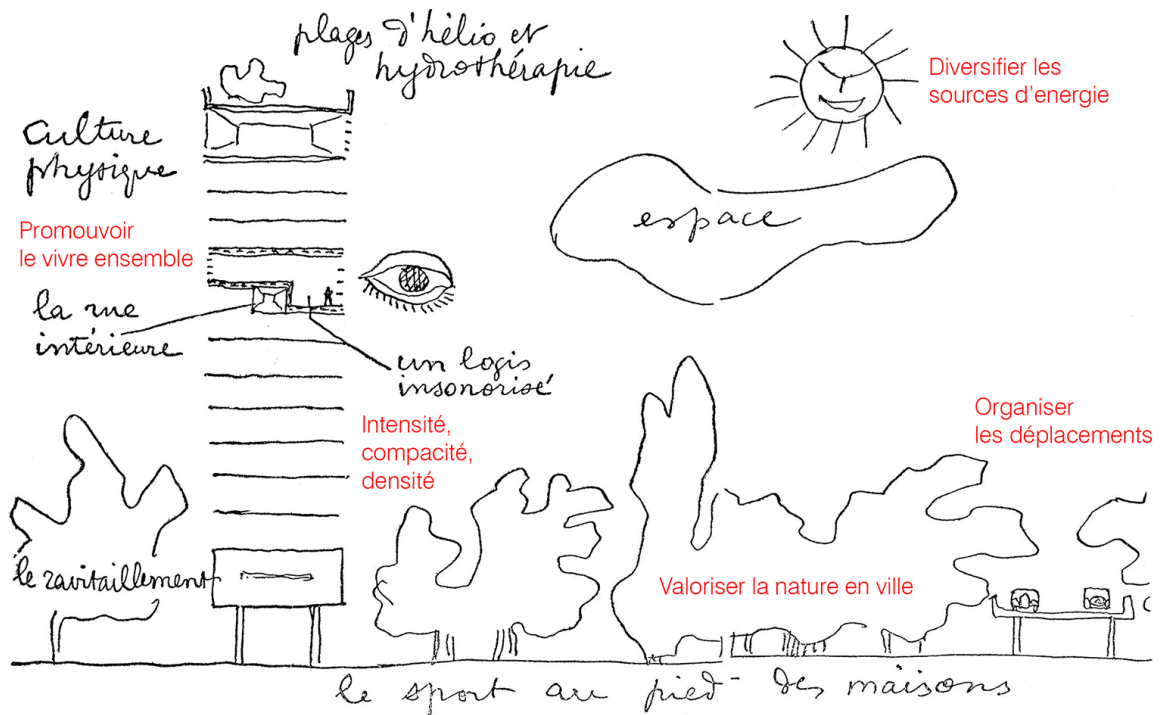
⁶ Georg Simmel, *Métropole et mentalités*, 1903. Trad. Grafmeyer, dans L'École de Chicago, Naissance de l'écologie urbaine, 1984.

⁷ Le mot a été créé par Brillat-Savarin, *Physiologie du goût*, 1825, pour désigner le plaisir de vivre ensemble entre convives. Il a été recréé par Ivan Illich, *Tools for conviviality*, Trad. *La convivialité*, 1973, pour qualifier des outils collectifs qui n'aliènent pas l'individu et n'entravent pas sa liberté. La vulgate est revenue au sens premier, pour désigner des relations interpersonnelles agréables. C'est le sens retenu ici.

optimiser les apports solaires pendant la plus une grande partie de la journée, éloigner les bâtiments les uns des autres à cet effet.

Restaurer et valoriser la nature en ville (20), c'est utiliser la mise à distance des bâtiments pour planter force prairies rustiques au sol.

Densifier (10), quand on doit par ailleurs éloigner les bâtiments les uns des autres, quand on ne peut pas construire plus serré, c'est construire en hauteur.



Le Corbusier, la cité radieuse, 1957.

Cette ville verte existe déjà. À peu de chose près c'est la cité-dortoir du Mouvement Moderne : l'orientation au sud d'Ernst May, pour les apports solaires ; les pelouses, les flux dénivelés, les rues intérieures, les hautes formes de Le Corbusier. D'ores et déjà, on retrouve dans des écoquartiers récents les grandes pelouses, les coursives interminables, les dalles dénivelées, les bâtiment mono-orientés, presque tous les traits caractéristiques des grands ensembles des années soixante, ceux-là même que l'Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine (ANRU) a la charge de réhabiliter.

En théorie, avec beaucoup de virtuosité, on pourrait atteindre les mêmes objectifs autrement ; on pourrait réparer, ajuster et densifier la ville existante. Comme on *pourrait* respecter la nouvelle Réglementation Thermique sans isoler les bâtiments par l'extérieur, on *pourrait* respecter une Grille écoquartier sans refaire les erreurs des années soixante. En pratique ça n'arrivera pas. Le législateur devrait le savoir : les lois, les règlements, les recommandations, ne sont respectées qu'au moindre effort ; et en l'état de la législation le moindre effort aboutit à la cité-dortoir. La plupart des objectifs annoncés – nature en ville, apports solaires, isolation performante, déplacements organisés, etc. – sont incompatibles avec la densification des quartiers existants, qui ne sont jamais assez verts, jamais assez ouverts, avec des rues jamais assez larges, avec des maisons jamais assez isolées, avec des fenêtres jamais assez ensoleillées. Pour réaliser la ville verte il faut du neuf ; il faut du terrain nu ; il faut de la table rase ; il faut de la campagne. De fait, la ville verte est construite loin de la ville grise, où sont pourtant les emplois, les équipements, les services, les transports collectifs...

Tant dans son objectif, qui est de créer un *homme durable* aux comportements normalisés, que dans ses moyens, la ville verte est précaire. Elle est précaire parce que les habitants vont résister ; ils résistent déjà ; parce que ça ne marchera pas ; ça ne marche déjà pas ; parce qu'il faudra tôt ou tard réhabiliter les écoquartiers, comme on réhabilite les grands ensembles des années soixante.

Quand

arrêter la ville verte ?

En théorie, en n'aurait jamais dû initier un programme aussi déplorable et on pourrait d'ores et déjà l'arrêter. En pratique ça ne se fera pas, pour deux raisons : accessoirement, parce que la ville verte est un impératif symbolique ; principalement, parce que la ville verte est un impératif économique

La ville verte, un impératif symbolique

La promotion d'une ville verte tient, en partie, au péché originel de l'écologie politique : la défiance envers la ville, où sont les hommes qui martyrisent la nature. Là où sont les écologistes, la misanthropie n'est jamais loin : « plus je connais les gens, plus j'aime les bêtes. »¹

Les écologies scientifique et politique ont des histoires distinctes, mais souvent croisées, parce que les inventeurs de la discipline scientifique en comprennent vite les conséquences humaines et politiques. Père fondateur de la discipline, Alfred Russel Wallace (1823-1913) étudie la répartition des espèces animales sur un territoire² en même temps qu'il dénonce les conséquences de l'activité humaine sur l'environnement³. À sa suite de nombreux chercheurs seront aussi militants. En sorte que l'écologie politique pourrait apparaître comme un prolongement de l'écologie scientifique, une émanation de ses thèses, un relais de ses alarmes. Mais aussi bien, l'écologie scientifique est une aubaine dont se saisissaient des mouvements politiques antérieurs, issus d'autres traditions, pour fédérer toutes les défiances envers le monde moderne.

Depuis la plus haute antiquité, il y eut la nostalgie d'un homme à l'état de nature, qui aurait été simple et bon, avant d'être perverti par la civilisation⁴. Il y eut des nostalgies de pure convenance. Il y en eut aussi de sincères. Il y en a encore à chaque fois que, le nez au vent et les pieds au chaud, on admire l'inquiétante étrangeté du monde. Quelle nature ! Cette vieille nostalgie a été ravivée, à bon droit, pendant la révolution industrielle : la « noirceur » supposée du monde civilisé a cessé d'être une image ; le noir était la vraie couleur des villes, des usines, des ouvriers qu'elles dégorgeaient. Progrès haïssable !

Dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, une nébuleuse d'artistes et de politiciens, de contre-révolutionnaires et d'anarchistes, de démocrates et d'autocrates, de nationalistes et de régionalistes, se méfiaient peu ou prou de la modernité et de ses conséquences politiques, morales, esthétiques.⁵ Ils ont aimé la nature. Ils ont détesté la ville, son envers. Entre deux guerres, leurs rejetons ont survécu au combat titanesque des modernités capitaliste et socialiste. Pendant les trente glorieuses, ils se sont reconvertis dans la critique de la « société de

¹ Attribué à Madame de Staël, à propos des chiens.

² Alfred Russel Wallace, *The Geographical Distribution of Animals*, 1876.

³ Alfred Russel Wallace, *Tropical Nature and Other Essays*, 1878.

⁴ Entre autres Genèse (3.1-24), (11.1-9), et presque toute la philosophie antique...

⁵ Entre autres, George Catlin (1796-1872), inventeur des parcs naturels, John Ruskin (1819-1900), socialiste chrétien, Thomas Carlyle (1795-1881), anticapitaliste autoritaire, Léon Tolstoï (1828-1910), anarchiste mystique, Henry David Thoreau (1817-1862), poète naturaliste, Élisée Reclus (1830-1905), géographe communard...

consommation ». Et après qu'en 1972, le Club de Rome a annoncé une catastrophe environnementale, ils ont rejoint les rangs de l'écologie politique. Chacun le fit seul, sans consigne ni complot, au nom de ses propres marottes : le végétarisme, le naturisme, le pacifisme, le communalisme, aussi bien que la défense des ours et l'amour des loups.

Pour ces réactionnaires qui encombrant l'écologie politique, en même temps qu'ils l'animent, toutes les pénuries qui s'annoncent sont autant de bonnes nouvelles qui, à terme, imposeraient une vie plus simple, plus saine, plus naturelle, plus authentique, dont l'homme sortirait grandit¹. L'homme durable – qui rachètera les péchés du monde – ne succomberait pas aux tentations de la grande ville, à ses libertés faciles, à ses plaisirs factices, à ses perversions secrètes. Il succomberait d'autant moins qu'il vivrait à l'ombre des grands chênes, dans une ville idéalement simple, saine, naturelle ; forcément verte, comme les campagnes de Virgile, les villages de Potemkine², le hameau de Marie-Antoinette, les pieds d'immeubles engazonnés de Le Corbusier.

Les écologistes ne lâcheront pas leur mythe fondateur.

La ville verte, un impératif économique

En apparence, la ville verte est un impératif symbolique. En réalité, c'est une exigence économique : *la continuation de la politique de croissance par d'autres moyens*³. On suppose, à bon droit, que l'épuisement des ressources naturelles va faire disparaître de nombreuses activités industrielles qui, on l'espère, seront remplacées par de nouvelles activités. Comme d'habitude, l'innovation serait le moteur de la croissance. Selon Joseph Schumpeter, l'économie moderne procède par « destruction créatrice »⁴, en supprimant des éléments vieillis pour en créer de nouveaux. Mais la *destruction créatrice* actuelle, d'ampleur inégalée, pourrait être plus problématique que les précédentes ; en particulier parce que l'innovation salvatrice devrait, en toute rigueur, avoir une moindre empreinte écologique que les activités disparues.

Autant qu'ils le peuvent, les industriels anticipent les pénuries à venir ; ils investissent dans les énergies renouvelables et les matériaux de substitution ; ils le font comme d'habitude : « le renouvellement perpétuel et accéléré de l'offre en nouveautés techniques est le moteur de l'activité »⁵, dans l'économie verte comme partout.

C'est chose faite en ce qui concerne le bâtiment. Dans le neuf, on favorise tout ce qui contribue aux apports solaires : éloignement des bâtiments les uns des autres, pour échapper aux ombres portées ; orientation plein sud de façades largement percées ; façades nord fermées. Ainsi, on voit apparaître, au nord des bâtiments, des façades presque aveugles, des délaissés sans attraits ni usages ; ainsi, au prétexte que le sud exact est l'orientation la plus favorable, on voit fleurir des maisons implantées *en travers*, dans des campagnes autrement orientées, depuis des siècles, par un savant compromis entre l'apport solaire, les vents dominants, les écoulements d'eau⁶. Les

¹ La sagesse des nations prescrit qu'il faut *faire de nécessité vertu* ; c'est une chose. *Désirer la nécessité pour avoir la vertu*, c'est autre chose, dont l'écologie ne s'est jamais dépêtrée.

² L'histoire est probablement fautive, mais jolie : pour masquer la misère des villages russe à l'impératrice Catherine II, le ministre Potemkine y aurait fait installer de fausses façades.

³ D'après Carl von Clausewitz, *De la guerre*, 1832 : « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens ».

⁴ Le concept de *destruction créatrice* vient de Joseph Schumpeter, *Capitalisme, Socialisme et Démocratie*, 1942.

⁵ Vincent Renaud, *Fabrication et usage des écoquartiers*, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2014, p.107.

⁶ L'implantation *en travers* est encore peu fréquente en Provence, où les implantations traditionnelles sur les flancs de coteaux les plus favorables satisfont conjointement les apports solaires, la protection contre le vent et les écoulements d'eau. Dans ce contexte, l'implantation « solaire » actuelle coïncide la plupart du temps avec les implantations anciennes. Mais dans d'autres régions, où les vents n'ont pas eut la bonne idée de venir du nord, où les terrains sont

nouvelles prescriptions d'implantations et de percements, qui détruisent les paysages, sont complétées, dans l'ancien comme dans le neuf, par d'innombrables produits « verts », centrés sur les apports et les économies d'énergie : panneaux solaires thermiques et photovoltaïques ; récupérateurs de chaleurs ; fenêtres à double et triple vitrages ; isolations par l'extérieur, hâtivement recouvertes par des bardages périssables¹. Dans les calculs de l'impact écologique de ces produits, de bonnes âmes ont crû devoir limiter leurs durées d'amortissements à quelques années, pour ne pas « peser sur les générations futures ». Ce n'est pas idiot : un dispositif dont l'impact écologique de production est compensé, en dix ans, par les économies d'énergie qu'il permet de réaliser, est effectivement plus performant qu'un autre, qui devrait fonctionner cent ans pour être amorti. Mais dès lors, les fabricants vont à l'économie ; ils remplacent les éléments durables par une pacotille obsolète. De fil en aiguille, tous les composants d'un bâtiment, y compris le gros-œuvre, sont conçus pour de courtes durées de vies. La durée d'amortissement écologique détermine, in fine, la durée de vie des ouvrages, désormais beaucoup plus courte qu'auparavant². Qu'à cela ne tienne, on remplacera le second œuvre dans dix ans, et dans trente ans on reconstruira à neuf. La maison est désormais un produit « renouvelable », en ce sens dévoyé où elle sera régulièrement remplacée par un nouveau modèle.

Les affaires reprennent.

Mais les villes constituées entravent un peu la passion économique du renouvellement permanent. Leurs immeubles en pierres sont des « passoires thermiques »³ souvent difficiles à équiper des toutes les nouvelles quincailleries « vertes ». Leurs rues étroites, les vis-à-vis de leurs immeubles, leurs orientations sur rue et sur cour, plutôt que face au soleil, vont souvent à l'encontre des nouvelles prescriptions d'implantation. Certains bâtiments, parmi les plus vieux, y sont préservés de la démolition pour d'obscures raisons mémorielles. En ville, les terrains sont trop chers, les parcelles sont trop petites, les cours sont trop obscurs pour y planter du gazon. En sorte qu'un écoquartier est beaucoup plus facilement réalisable sur terrain nu, plutôt que dans un quartier

de faibles pentes, où les implantations traditionnelles sont des compromis entre différents facteurs, la maison en travers des lignes structurantes du paysage est devenue la règle.

¹ Les doctrines officielles privilégient une température constante à l'intérieur des bâtiments. L'isolation thermique rapportée à l'extérieur d'un mur répond à cet objectif, en hivers avec très peu de chauffage, et en été, avec des dispositifs techniques de ventilation à double flux ; il suffit de fermer les fenêtres à toutes heures. Au contraire, les murs massifs, même épais, sont de très médiocres isolants. Mais assez étrangement, les maisons anciennes en pierres massives sont souvent confortables. Cela est dû, principalement, à leur inertie : les échanges thermiques sont différés, en sorte qu'un brutal changement climatique extérieur sera amorti et retardé à l'intérieur. Le mur massif ralentit les effets des changements climatiques, le temps que le corps humain s'habitue à des températures qui varieront au gré des heures, des jours et des saisons. Comme il fera un peu plus frais en hivers qu'en été, un peu plus chaud en fin de journée qu'au petit matin, l'habitant subira moins de chocs thermiques en passant du dehors au dedans, sans avoir constamment à se couvrir et se découvrir. Les partisans de l'isolation extérieure parleront, à ce propos, d'une fallacieuse « sensation » de confort, comme si le confort pouvait être autre chose qu'une sensation. Ce débat est affaire de philosophie : vivre avec ou sans les saisons ; vivre dedans, avec ou sans dehors. Les partisans d'une isolation modérée (il serait difficile de s'en passer aujourd'hui) sont inaudibles. Les partisans de la température constante ont la haute main sur les réglementations actuelles.

² Peu d'études fiables à ce propos. À noter, Kornmann, *La durée de vie des bâtiments en Suisse*, 2009 : « L'âge médian du parc suisse des bâtiments est de 47 ans. Les durées de vie sont nettement supérieures à cent ans (compris entre 120 et 425 ans). » Dans le cas d'espèce la durée de vie concerne les bâtiments construits avant 1919. L'écart important – 120 à 425 ans – tient à deux modes de calculs différents pour déterminer les bornes hautes et basses de l'estimation. Trois siècles serait une moyenne crédible, quand la plupart des éléments d'une maison récente sont conçus pour moins de cinquante ans.

³ L'expression « passoire thermique » est régulièrement utilisée par les fabricants d'isolants et par les pouvoirs publics, pour disqualifier les bâtiments existants. Le mot est somme toute assez juste : la maison ancienne « passe » et filtre les effets les effets les plus négatifs de l'extérieur. Si elle est une « passoire », alors la maison « verte » est un bocal. À chacun son goût !

constitué, en périphérie plutôt qu'au centre¹, près des autoroutes plutôt qu'à proximité des transports collectifs. L'écoquartier est la forme nouvelle de l'étalement urbain.

Plus généralement, les villes durent trop longtemps, aux yeux des industriels, si longtemps qu'il n'est pas simple de leur accorder une durée de vie déterminée. Déjà, celle d'un bâtiment est problématique, quand il associe un gros œuvre, partiellement amendé au fil des siècles, et un second œuvre régulièrement remplacé. À plus forte raison il est difficile de caractériser la durée de vie d'une ville, constituée de centaines de milliers d'ouvrages d'âges différents. Si un comptoir commercial a été fondé au sixième siècle avant J.C., par quelques marins grecs, dira-t-on que la ville a deux mille cinq cents ans bien sonnés ? Ce serait audacieux. Mais si, autour de ce comptoir disparu, 80% des maisons actuelles ont été construites après 1960, dira-t-on de la même ville qu'elle a seulement une petite cinquantaine d'années ? Ce serait imprudent². Après tout, les maisons récentes n'auraient pas été construites, si une ville n'existait pas au préalable. Les terrains à bâtir n'auraient pas eu le même attrait, ni la même valeur, s'il n'y avait pas déjà des rues et des routes, des réseaux et des équipements, des emplois et des services, des savoirs et des pouvoirs, bref, un patrimoine. Ça compte ! Et ça entrave considérablement le processus de *destruction créatrice* en œuvre dans l'économie verte³.

Comme les écologistes ne lâcheront pas leur mythe fondateur, les agents de l'économie verte ne lâcheront pas le bout de gras.

Alors il est peu probable que des arguments rationnels puissent venir à bout de l'alliance des belles âmes agoraphobes⁴ et des affairistes catastrophiles⁵. Pour mémoire les grands ensembles sont apparus dans les années quarante⁶ et généralisés dans les années cinquante ; les critiques radicales ont été produites dans les années soixante⁷, et les premières interventions dans les années soixante-dix⁸.

Logé à la même enseigne, la critique des écoquartiers peut n'avoir aucun effet significatif avant que leur faillite soit évidente – dans une vingtaine d'années à vue de nez : dégradation des bardages et des enduits ; mise à nu des isolants extérieurs ; mésusage des passerelles et des coursives ; insécurité des parcs trop grands pour être surveillés ; départ des classes moyennes aspirant à une vie plus urbaine ; confinement des plus pauvres ; etc.

Comment

ravauder la ville verte ?

Le premier principe serait – à l'envers de ce qui fut improprement appelé une « politique de la ville » – de découpler les interventions urbaines des questions économiques et sociales. Tout n'est pas dans tout et l'art urbain n'est pas un remède à la misère, pas plus que, dans les grands

¹ Sauf à tout raser, ce qui, souvent, mécontente des associations de défenses.

² On aura reconnu Marseille dans cet exemple.

³ La ville n'entrave pas, en son sein, d'autres destructions créatrices : ventes à la découpe ; démolitions d'immeubles ; rénovation de quartiers ; etc. Mais ces opérations, encore plus brutales que l'économie « verte », peuvent plus difficilement se réclamer de l'écologie.

⁴ En un sens élargi du terme : peur du dehors, peur des lieux publics, peur de la foule et, in fine, peur de la ville.

⁵ Qui aime la destruction (créatrice ?), comme son nom grec l'indique. Détournement d'un néologisme allemand employé dans un autre sens : qui aime la *katasrophe*.

⁶ Construction de la cité de la Muette, Drancy, *Beaudoin, Lods et Bodianski*, occupé en 1940, de sinistre mémoire par ailleurs.

⁷ Entre autres, Jane Jacobs, *Déclin et survie des grandes villes américaines*, 1961, et *Critique de l'urbanisme*, Internationale situationniste N°6, 1961, p.5-11.

⁸ Démolition du grand ensemble Pruitt-Igoe de Saint-Louis, Missouri, en 1972.

ensembles, il n'en fut la cause ; la misère a simplement « trouvé son cadre »¹ dans une architecture misérable. Sans doute, l'urbanisme peut entraver la promotion sociale : en assignant les pauvres à résider dans des quartiers enclavés, on limite leur liberté de mouvement et leurs chances, déjà rares, de promotions sociales. Mais en ouvrant leurs quartiers, en élargissant leur horizon urbain, on n'accroît qu'un peu leurs chances, encore rares, de s'enrichir. Dans le meilleur des cas, l'architecture adoucit les mœurs : un maillage urbain serré, des rues et des places agréables, des immeubles de belles factures, des appartements convenants, diffèrent les conflits latents, estompent la rigueur des guerres ouvertes. L'architecture n'est qu'affaire de culture, qui ne compte qu'à la marge des rapports économiques et sociaux.

Le deuxième principe serait – dans le registre culturel de l'architecture – de promouvoir l'urbanité, plutôt que la convivialité. Brièvement évoquée au premier chapitre, cette distinction mérite d'être développée. L'urbanité décrit un savoir-vivre qui serait spécifiquement urbain. Dans les relations aux autres, souvent inconnus, l'urbanité implique une certaine bienveillance, et une certaine distance ; on témoigne de son droit à être là ; on reconnaît un droit équivalent à l'inconnu ; la bienveillance qu'on lui porte est sans affect². Mais l'urbanité a été profondément renouvelée dans les grandes villes du XX^{ème} siècle. La liberté individuelle, parfois inquiétante mais somme toute assez facile à porter, est redoublée, dans une société inégalitaire et concurrentielle, d'une certaine obligation d'être original, différent, meilleurs que tous les autres. « Libérés des liens historiques, les individus veulent aussi à présent se différencier les uns des autres. En chaque individu, ce n'est plus l'« universalité de l'homme », mais précisément l'unicité qualitative et le caractère irremplaçable qui constituent à présent les supports de sa valeur. »³ C'est un combat de tous les instants, où la réserve sociale qui caractérise l'urbanité moderne « n'est pas seulement de l'indifférence, mais, plus souvent que nous en avons conscience, une légère aversion, une mutuelle étrangeté et une répulsion partagée qui, dans l'instant d'un contact rapproché, quelle que soit la manière dont il a été provoqué, tournerait aussitôt en haine et en conflit ».⁴ C'est assez éprouvant. Mais ça ne suffit pas. Dans un écoquartier, on nous enjoint aussi d'être convivial, on nous demande de vivre ensemble dans une parfaite harmonie, de participer à des réunions interminables, de cogérer un jardin partagé, d'apporter des tartes et des gâteaux dans les fêtes de quartier, de complimenter un voisin – qu'on n'a pas choisi – pour ses excellents doubitchous qui « se mangent sans faim »⁵. La convivialité qu'on nous impose, dans une société qui n'est ni familiale, ni amicale, provoque inévitablement ce « contact rapproché » qui « tournerait aussitôt en haine et en conflit ». *Non seulement il faut accepter la présence de l'autre mais il faudrait l'aimer, par-dessus le marché !* Sauf à vivre dans un village où tout le monde se connaît et s'apprécie, le « vivre ensemble », plutôt que côte à côte, est une mission impossible. On n'aura pas d'autre solution, dans les écoquartiers dévastés par les jalousies et les rancœurs, de restaurer les distances, de recouvrer une urbanité de « mutuelle étrangeté ».

Le troisième principe – strictement écologique – sera de n'entreprendre aucune démolition qui ne sera pas strictement nécessaire. Une des fautes majeures de l'Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine (ANRU) aura été, dans les grands ensembles à réhabiliter, d'exiger plus ou moins explicitement la destruction d'une certaine quantité des tours et des barres honnies. On sait que le remaillage d'un quartier s'accompagne nécessairement de quelques démolitions, pour ouvrir une rue, pour créer une place, ou tout simplement parce que certains ouvrages sont trop

¹ Propos de table de Roland Castro, dans ses bonnes années.

² En société on salue qui nous est présenté, on se présente à son tour, on peut même engager une conversation par quelques banalités ; mais on n'insiste pas sans réponse. Dans la rue on oriente celui qui demande son chemin ; le cas échéant, on s'inquiète d'une personne en détresse. En revanche, on n'observe pas un inconnu avec insistance, on détourne son regard s'il vient à croiser le sien. Après tout « on n'a pas élevé les cochons ensemble ».

³ Georg Simmel, Opus cité, p.76.

⁴ Idem, p.68.

⁵ Jean-Marie Poiré, *Le père Noël est une ordure*, 1982.

dégradés pour être sauvés. Mais au-delà de ces nécessités regrettables, tout ce qui peut être préservé et reconverti doit l'être.

Les actes s'ensuivent.

Le premier acte sera le remaillage des écoquartiers conçus comme des îles paradisiaques, protégée des vapeurs méphitiques de la ville alentour. Les impasses seront ouvertes. Les voies privées seront rendues publiques. Des voies nouvelles seront créées, systématiquement raccordées à celles des quartiers environnants. Des transports en commun seront prolongés. Des commerces et des équipements seront implantés le long des rues, et destinés à de plus larges clientèles que celles du quartier. Alors les écoquartiers seront réinsérés dans la ville commune. De ce point de vue, l'ANRU n'a pas toujours démerité, et certaines de ses leçons seront retenues.

Le deuxième acte sera la réhabilitation des bâtiments. Les coursives collectives seront transformées en balcons domestiques. Des cages d'escaliers seront construites pour deux, trois ou quatre logements par paliers. Les bardages dégradés seront enlevés, les isolants rongés seront déposés. Les appareillages techniques détraqués, qui visaient à faire du logement un milieu fermé, à température et à hygrométrie constante, seront simplifiés ou supprimés. À l'est et à l'ouest, les fenêtres seront élargies. Au nord, de larges baies seront créées. Les caissons étanches seront transformés en « passoires » climatiques, filtrant avec mesure l'air du temps et la lumière des jours.

Le troisième acte, dans un quartier désormais ouvert sur la ville, sera la résidentialisation de tout ou partie des parcs et jardins. Les jardins collectifs, qui étaient entretenus à tout rôle par des moines-militants désormais bien fatigués, deviendront des terrasses attribuées aux habitants des rez-de-chaussée. Les unités d'habitation seront transformées en îlots.

Le dernier acte, le plus transgressif et le plus joyeux, sera l'urbanisation des parcs et jardins. « Les espaces verts ? Vous n'y pensez pas... » Si, justement ! Pour les techniciens de la ville verte, comme le prix des pelouses est bien moindre que celui des pavés et des bitumes, le jardin est une façon avantageuse de produire les apparences d'un espace public. Mais où est l'espace public ? Jane Jacobs a longuement ferrailé contre les promoteurs du gazon. Elle a fait les comptes des parcs déserts, seulement occupés, observait-elle, par des « vieux bonshommes vicieux », des « voyous », des « vandales », des « marginaux » et des « détraqués sexuels », tapis dans l'ombre en attendant la nuit. Encore écrivait-elle dans les années soixante, avant que la criminalité américaine ne s'accroisse dans tous les lieux publics déserts, tout spécialement dans les parcs, à l'abri des haies, des bosquets et du regard des passants. Jane Jacobs a également étudié les parcs les plus et les mieux fréquentés, les plus sûrs et les plus agréables : « la diversité des utilisations des immeubles riverains a pour effet de donner au jardin une diversité de visiteurs, qui entrent et sortent à différents moments de la journée. Leurs heures de fréquentation du jardin diffèrent parce qu'ils n'ont pas le même emploi du temps. Le parc connaît de ce fait un enchaînement compliqué d'usages et d'usagers. »¹ Un parc n'est vivant, en toute sécurité, que par la quantité et la diversité des bâtiments et des fonctions alentour. Et dans les écoquartiers, il n'y a jamais assez de bâtiments, jamais assez de diversité autour des parcs, pour les animer. Mais alors à Londres ? À Berlin ? À Amsterdam ? Sans doute il y a de parcs plus grands qu'à Paris. Mais tout autour de ses grands jardins, il y a des immeubles hauts, des rues étroites, des

¹ Du matin au soir ce sont les lève-tôt qui trottinent dans les allées ; les habitants du quartier qui traversent le parc pour aller travailler ; les habitants extérieurs qui viennent travailler dans le quartier ; ceux qui font leurs courses et se reposent entre deux achats ; les mères et leurs très jeunes enfants ; les employés à l'heure du déjeuner ; les chalands qui s'attardent ; les mères et les bébés qui reviennent après midi ; les enfants des écoles à la sortie des classes ; les travailleurs qui reviennent ; les jeunes qui se sont donnés rendez-vous... Jane Jacobs, *opus cité*, p.103.

cours serrées, des fonctions variées et des masses humaines. Il y a la ville, dense et vivante. Pour restaurer cette vie et cette densité, on construira dans les écoquartiers délabrés. On fauchera les prés. On comblera les noues paysagères, en terres stabilisées, en graviers ou en macadam, plutôt qu'en bitumes issus de l'industrie pétrolière. Et comme on se faisait une fête, il y a dix ans, du dynamitage des barres de logements, on organisera des concours de bûcherons pour abattre les arbres les plus mal en point. Les autres seront contournés par les bâtiments neufs, ou par les voies nouvelles. La végétation restera, en plus petite quantité, dans quelques grands parcs d'agrément, mais surtout dans les interstices des formidables masses bâties. Ce seront des alignements d'arbres, des plantes grimpantes en pieds d'immeubles, des jardins intérieurs, comme dans toutes les villes vivaces.

Après qu'on les aura ravaudés, les écoquartiers seront réinsérés dans la ville qui dure. Cette ville sans âge est un patrimoine considérable ; pas seulement un patrimoine historique, culturel, social, économique, mais aussi un patrimoine écologique ; pas seulement pas ses parcs et ses jardins ; pas seulement par sa biodiversité¹ ; la ville qui dure est surtout un patrimoine écologique par ce qu'elle évite ou qu'elle atténue, hors les murs.

La ville qui dure préserve les campagnes. C'est paradoxal, puisque l'étalement urbain, par définition, part des villes en direction des campagnes. Mais du centre à la périphérie, la densité est graduée : immeubles collectifs ; maisons en bandes ; maisons individuelles sur des parcelles de 200 m² ; de 500 m² ; de 1 000 m²... Alors que dans les villages, dans les campagnes proches de très petites villes, les lots atteignent plusieurs milliers de mètres carrés.

La ville qui dure restreint la circulation automobile. C'est aussi paradoxal, pour quiconque utilise sa voiture en ville, tête à cul dans un embouteillage. Mais dans les très grandes agglomérations, la grande majorité des habitants évitent de prendre leurs voitures. Une certaine masse critique permet à un réseau de transports collectifs réguliers et fréquents de concurrencer les transports automobiles privés². De façon plus générale, les transports scolaires, les déplacements sanitaires, les livraisons de marchandises, les ramassages d'ordures, presque tout ce qui roule, en ville, roule moins qu'à la campagne.³ En conséquence de quoi les voies et les réseaux divers sont raccourcis.

La ville qui dure, qui entretient des voies et des réseaux, des logements et des équipements, préserve les montagnes qu'on aurait creusées, les rivières qu'on aurait draguées, les forêts qu'on aurait abattues, les puits qu'on aurait forés, forcément, s'il avait fallu remplacer à vive allure, encore et toujours, les voies, les réseaux, les logements et les équipements que la ville préserve.

La ville qui dure, la ville de pierre et de chair, la ville trépidante et inquiète, est l'avenir de la ville verte.

Pascal Urbain, *Stoa*, 2014

¹ Elle excède celle de certaines campagnes dominées par la monoculture, comme la Beauce. Philippe Clergeau, *Une écologie du paysage urbain*, 2007.

² C'est le cas en période normale. La panique en cas de grève démontre, par l'absurde, l'efficacité du réseau.

³ Presque tout, parce que les produits agricoles et industriels sont longuement acheminés vers les villes. Il en est de même à la campagne, sauf à imaginer – hypothèse désirable – des circuits courts entre producteurs et consommateurs. Les circuits industriels et artisanaux seraient facilités en ville ; mais les circuits agricoles y seraient moins efficaces.

